

pellation où le chancelier fut mis en demeure d'éviter, par des mesures sévères, le retour de pareils faits.

Il en résulta, en second lieu, le départ de von Brixen du camp de Magdebourg, ce qui constituait bel et bien une disgrâce.

Enfin, des agents de la police secrète de Berlin vinrent procéder sur place à la plus minutieuse enquête, qu'ils ne pourront réellement clore qu'après avoir lu ce livre, s'il leur tombe sous les yeux, car on en est encore à savoir, paraît-il — au moins de février 1919 — tant à Berlin qu'à Magdebourg, comment nous sommes sortis du camp, Garros et moi.

C'est déjà joli, je crois, mais ce n'est pas tout.

Les *ersatz* de Sherlock Holmes n'en furent pas seulement pour leurs frais, quant à la découverte d'un indice quelconque sur la manière dont s'était accomplie notre évasion. Ils en facilitèrent — oh ! certes, sans le vouloir ! — une autre.

Tout absorbés par leurs perquisitions dans les chambrées et la fouille de nos co-détenus, ils ne veillaient pas sur leurs propres poches. Si bien que, rendant sa politesse à l'un des détectives, mais pratiquant plus discrètement la fouille, un de nos camarades lui subtilisa ses papiers, et s'en servit pour filer à l'anglaise, la porte et la barrière du Wagenhaus s'ouvrant devant le faux agent secret aussi facilement que devant nous, deux ou trois jours auparavant...

Il ne restait plus à ces fins limiers qu'à ouvrir une nouvelle enquête et tâcher de s'orienter sur une troisième piste. C'est ce qui s'appelle, si je ne me trompe, se tailler de la besogne soi-même.

Deux de mes compagnons de captivité, le capitaine Meyer et le lieutenant Gille, m'avaient aidé à m'habiller le soir de mon évasion. Depuis lors, le capitaine Meyer réussit à s'évader également, en passant par la Bohême, l'Autriche et l'Italie. Je l'ai revu à Paris. C'est par lui que m'ont été fournis les détails que je viens de rapporter sur ce qui se passa dans le camp après notre départ.

*

* *

Pendant qu'avec tant d'ingéniosité les officiers de quatre chambrées réussissaient à dissimuler, pour une nuit, puis une matinée,

notre absence du Scharnhorst, nous roulions vers le nord-ouest.

En route, je sentis que nous étions suspects à plusieurs paysans qui voyageaient de compagnie avec nous. Pour dissiper les préventions dangereuses que je devinais chez eux, je leur contai que nous étions chargés par la maison suisse Oerlikon d'aller monter à Brunswick des moteurs de cette marque. L'histoire fut acceptée pour vraie, et nous continuâmes sans autre incident cette première étape.

Le train nous mit à Brunswick dans la soirée. Celui qui devait nous en ramener et nous diriger sur Cologne ne passerait en gare qu'à six heures de là. En attendant, que faire ? Tuer le temps en marchant.

Nous partons à travers la ville. La nuit est très sombre. Il fait froid et sec. Nous suivons une rue endormie que borde d'un côté une palissade au delà de laquelle s'étend le cimetière. Si nous pouvions pénétrer dans ce dernier, nous y trouverions le refuge le plus sûr. La possibilité souhaitée se présente tout à coup. L'une des pales de la clôture manque. Par cette étroite ouverture nous entrons.

La seule impression que nous ressentons, au milieu de ces tombes encadrées d'arbres tout noirs dans la nuit, est celle de la sécurité la plus parfaite. En la situation spéciale où nous a placés notre fuite, aucun autre lieu qu'un cimetière ne saurait nous la procurer.

Une petite allée nous conduit assez loin de la rue. Nous nous asseyons sur une dalle et causons tout bas.

Des heures passent. Il va être minuit. Je sens se poser sur mon bras la main de Garros. — Écoutez... me souffle-t-il.

Et nous tendons tous deux l'oreille.

C'est un bruit étrange, indéfinissable, une sorte de frôlement venant nous ne savons d'où et produit par nous ne savons quoi. Il se rapproche, nous semble-t-il. Mais non, le voilà qui s'éloigne, qui s'arrête, puis se fait encore entendre et se rapproche de nouveau.

La seule explication que nous trouvons — et la moins rassurante — est qu'il est produit par la marche traînante du gardien, en train de faire une ronde. Pourtant, cela ne ressemble guère à un bruit de pas.

N'importe ! il faut nous en aller tout de suite. Et nous nous mettons à courir. Sans